

l'auteure. Radegonde, devait choisir entre l'amour ou le projet d'entreprendre, dans le cadre de son doctorat en France, une étude comparative entre les Géants européens et ceux de l'Amérique. Elle opta pour le second choix, faisant écho à son désir de percer le mystère de la vie.

Les prédictions des voyantes Lamant et Prudence se concrétisent au même titre que les propres rêves d'enfance de Radi. Elle traversera effectivement l'océan, se rendra en France et voyagera en Europe cherchant "la porte qui l'introduira aux ancêtres les plus lointains possibles, les plus près des premiers parents qui ont du garder dans les tripes le vague souvenir du paradis". (217) Elle reviendra chez elle en Acadie et poursuivra son projet de la chose écrite pour conter cette mémoire indestructible, déterminée, fière et exultée, sans jamais laisser tarir les sources fondatrices de son appartenance acadienne.

Le Chemin Saint-Jacques, écrit dans une langue imbibée d'une teinte folklorique émouvante, est cet itinéraire mnémorique, lieu de naissance privilégié et lieu de vie éternelle. En cela aussi, il est le chemin d'où l'on vient et celui où l'on va.

La dernière étape de l'initiation fatidique où l'être et son espace ne font plus qu'un.

Mohamed Aboueloufa
University of British Columbia

Evelyne Wilwerth. *La Vie cappuccino.* Avin/Hannut (Belgique): Ed.Luce Wilquin, 1999. ISBN 2-88253-131-1. 127 pages. 565 FB ou 85 FF.

Dans ce second roman, Evelyne Wilwerth métamorphose un événement tragique (une catastrophe aérienne) en une captivante histoire qui n'a rien de sombre, mais au contraire aboutit à une véritable renaissance spirituelle du protagoniste.

L'auteure se décrit comme "femme d'images...écrivaine visuelle" et, en effet, lors d'un récent colloque, elle a parlé des "images obsessionnelles" qui déclenchent ses créations romanesques. Pour *La Vie cappuccino*, ce fut une photo de presse: un amoncellement de valises repêchées à la suite de l'accident de l'avion New York-Paris en 1996. En quelques secondes, selon l'auteure, le sujet de son roman lui fut alors donné. À cet élément graphique s'ajoute une oeuvre d'art, *Jeune homme à l'écharpe rouge*, du peintre belge Spilliaert qui fut également décisive dans la représentation de Bertrand, le personnage principal.

Wilwerth imagine qu'un avion en provenance de Rome et en route vers Londres, s'est écrasé au large de la côte belge. Tout commence lorsque Bertrand, en vacances à Ostende, découvre, échouée sur la plage, une "valise bordeaux" qu'une force mystérieuse l'oblige à récupérer. La valise d'abord, son contenu ensuite, les divers indices qu'il y découvre avec

la ténacité d'un détective, tout cela va progressivement recréer en lui, par intuition ou par raisonnement logique, l'image bien vivante de la propriétaire de la valise, victime de l'accident. Il la prénomme "Danse" et lui prête une personnalité en rapport avec les vêtements et autres objets trouvés dans ses bagages.

Dans la première partie du récit, une scène se répète périodiquement: le jeune homme, endormi auprès de la valise, envoûté par un rêve obsédant. Le retour lancinant de ce tableau, reproduit jusque dans le phrasé et le vocabulaire, reflète dans l'écriture même la hantise de Bertrand.

Il ira jusqu'à Rome pour parachever son exploration, y apprendra le nom véritable de cette femme, son adresse, son mode de vie. Il y rencontrera une personne --et un chat-- qui ont bien connu la voyageuse. Il trouvera la confirmation de l'image séduisante qu'il s'est formée d'elle.

Cette lecture à elle seule est déjà très attachante, mais elle se double d'une autre piste, celle de l'évolution psychique de Bertrand. Il nous apparaît d'abord comme une sorte d'illuminé, troublé à l'extrême par la découverte de la valise qui prend possession de toutes ses pensées. À la fin cependant, Bertrand n'est plus "le corps si peu habité", "le légume sous cellophane" qu'il était naguère, car il a réussi à donner un sens à sa vie et il repart à neuf. En un mot, c'est à la renaissance de Bertrand lui-même que nous assistons, en parallèle avec la "renaissance" imaginée de Danse. C'est un peu comme si le processus de création d'une Danse virtuelle aide Bertrand à se recréer lui-même, le libère d'un blocage psychologique dont l'origine se révèle par bribes dans les évocations d'épreuves passées dont certaines remontent à son enfance.

L'auteure a écrit la majeure partie de son roman à Rome, et c'est là un troisième aspect de ce livre. L'ambiance "italienne" est fortement ressentie, colorée et chaleureuse, mais sans aucune trace de pittoresque facile, et ceci d'autant plus que Bertrand ne séjourne pas à Rome en touriste, mais en homme tout entier absorbé dans une recherche chimérique sans doute, mais qui est surtout la recherche de soi.

L'aventure a une fin heureuse, mais l'auteure a soin de laisser l'épilogue en suspens. Pour Bertrand: nouvel appartement, amis, adoption d'un chat, correspondance renouée avec son jeune fils lointain, rencontre féminine... autant de données qui ouvrent le vista des possibles...

On retrouve dans ce texte le style caractéristique de l'auteure: phrases courtes qui jaillissent en cascade et calquent d'autant mieux le flux d'impressions rapides, comme dans ce passage: "Une placette en demi-cercle. Il lit. Piazza del Ferro di Cavalló. Beaux immeubles ocres. Petit jardin piqué de palmiers. Deux bancs. Bertrand va s'asseoir." (p.76). Wilwerth use aussi avec bonheur d'annotations cinématographiques: "Chambre de Bertrand en plongée" (p.27), "Intérieur nuit" (p. 39). Dans la seconde moitié du livre, à partir du voyage à Rome, les chapitres sont ponctués d'indications d'heures, de dates, de lieux ("Samedi 5 août. Neuf heures trente-quatre", p.89; "Dix-huit heures dix. Bertrand sort de la librairie", p. 76). Tous ces traits d'écriture contribuent à la vivacité d'un style syncopé,

qui tour à tour sait se faire complice, virer à la tendre ironie, se napper de sensualité. Plusieurs leitmotive balisent le récit, se répercutent en échos, créent des pulsations de nature poétique: le motif de l'eau partout présent (mer, fleuves, lacs, étangs, fontaines, larmes); celui du parfum, de l'enfance, de la mort (dans des allusions discrètement sombres: oiseaux noirs, par exemple). On note en particulier la répétition à sept reprises au moins du rituel de l'agenouillement évoquant le "sacré" qui, pour chacun de nous, peut investir les gestes les plus simples, au diapason d'élans intimes et en dehors de toute solennité ("Il a réinstallé la valise au pied du lit. S'agenouille. Comme un rituel, songe-t-il", p. 28). L'image du "tournesol" est tout aussi frappante — et l'on ne peut s'empêcher de l'associer à un "soleil" d'espoir, de vie, un soleil levant en contrepartie du couchant des premières pages (l'inscription *tramonto* sur la valise). Ce tournesol semble symboliser la force présente dès le début: "...une force l'entraîne à aller plus loin (...) une impulsion sauvage l'empoigne" (p. 7). D'abord fleur réelle sur la table de chevet (p.63), le "tournesol" bientôt "s'élève en lui" (p.75), mais c'est un "frêle tournesol" (p.76). Il grandit cependant, s'agite et finalement "se déploie, se déploie, le dépasse, déborde sur le monde. Irradie." (p.120).

Roman sobre mais riche, dont le sujet est à la fois d'actualité et de tous les temps par son côté psychologique, ce livre prend sa place dans une longue liste d'ouvrages: poésie, nouvelles, essais, théâtre, roman, signés par cette écrivaine belge au talent multiple et varié.

Renée Linkhorn

Youngstown State University (Ohio)

Henri Mitterand. *Zola*, Tome I. *Sous le regard d'Olympia, 1840-1871*. Paris: Fayard, 1999. 943 pages. ISBN: 2-213-60083-X.

Quel monument splendide de l'histoire littéraire Henri Mitterand vient de publier sur Zola! Henri Mitterand est bien connu des Canadiens, particulièrement à Toronto, où il a enseigné pendant vingt ans comme professeur invité, à University College. Il y a fondé le Centre qui a publié la volumineuse correspondance de Zola. C'est aussi Zola qui a été au coeur de ses recherches pendant de longues années à la Sorbonne, puis à l'université de Columbia où il enseigne toujours. On se rappelle aussi le beau travail d'édition des oeuvres complètes de Zola, dont Mitterand a établi et annoté le texte, ainsi que son Zola superbement illustré de la collection Découvertes, chez le même éditeur.

Le nouvel ouvrage de Mitterand que publie Fayard — un pavé de 943 pages! — est le premier tome d'une trilogie consacrée à Zola, le maître incontesté du naturalisme et sans doute avec Balzac, qu'il admirait beaucoup, le plus grand romancier du dix-neuvième siècle.